

XYZ. La revue de la nouvelle

Rencontre au sommet dans la Forêt sacrée

J. P. April



Number 104, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

April, J. P. (2010). Rencontre au sommet dans la Forêt sacrée. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 45–51.

Rencontre au sommet dans la Forêt sacrée

J.P. April

C'EST LA SE PASSE dans une merveilleuse région équatoriale, près d'Ubud, au cœur de Bali, île singulière du vaste archipel indonésien. Ubud, bien qu'elle soit une petite ville, est un haut lieu de rencontre : comme par magie, y convergent amoureux, artistes et philosophes du monde entier, tous enclins à partager la paix et l'harmonie.

Des connaisseurs nous avaient assurés que le milieu naturel que nous devions découvrir avait été bien préservé ; il fallait que puissent s'y dérouler en toute liberté des pratiques particulières aux deux communautés qui habitent cette forêt touffue depuis l'aube des temps. Nous formions un petit groupe de visiteurs privilégiés qui, cette année-là, pourraient assister à une véritable rencontre au sommet. Devaient s'y rejoindre les deux tribus bien organisées qui se partagent la région de part et d'autre d'une rivière servant de frontière naturelle. À cet endroit, les rives opposées sont si rapprochées que les branches des arbres énormes, aux racines aériennes, se croisent au-dessus de l'eau. C'est là, dans cette zone mitoyenne, que se déroulerait une réunion qui s'annonçait houleuse.

Ce serait un face-à-face, et quand on ne peut regarder l'ennemi dans les yeux, les échanges peuvent mal tourner. Car il arrive que ces rapprochements soient l'occasion de déverser des rancœurs et des reproches violents, à tel point que les deux communautés adverses en viennent parfois aux coups.

Même si les individus des deux groupes sont à peu près identiques sur le plan de l'anatomie, des mœurs et de l'expression, ils considèrent que les gens de la tribu voisine sont

des êtres inférieurs, tolérés uniquement parce qu'ils se tiennent de leur côté de la rivière. Dans les deux sociétés, si on accepte de se rencontrer en cette période traditionnelle, c'est d'abord pour faire étalage de sa prétendue supériorité devant des cousins superbement détestés.

Cette exhibition de puissances guerrières prend souvent des allures grotesques, quand de prétentieux personnages se gonflent la poitrine au point où l'on croit qu'elle va éclater, ou lorsqu'ils vocifèrent des atrocités avec des voix si aiguës qu'on craint une déchirure des cordes vocales. Mais il est rare que les escarmouches qui s'ensuivent entraînent de réels combats, les deux communautés étant plutôt portées à s'en tenir à d'intenses manifestations théâtrales, qui se réduisent la plupart du temps en un duel de menaces et de simagrées.

Si par malheur un crime est commis, cela met fin aux hostilités. Aussitôt, la tribu du meurtrier bat en retraite, honteuse de son méfait, pressentant le poids de la riposte à venir, selon la vendetta dictée par une coutume immuable.

Tôt ou tard, les plus farouches guerriers de la société éprouvée font irruption dans le territoire adverse, ils cherchent à s'en prendre aux êtres faibles, enfants égarés, vieilles édentées ou solitaires courbaturés, et dès qu'ils ont fait une victime, ils l'emmènent dans leur territoire. Alors, tous en mangent un morceau, en croquant à belles dents dans la dépouille toute chaude.

Cette année-là, selon notre guide affable, il y avait déjà eu trois expéditions punitives, et les chefs de chaque communauté étaient bien décidés à mettre un terme au cycle infernal de la violence. Du moins, pour un temps. Le sang de l'ennemi prenait un goût amer et, après tout, les individus des deux groupes aiment beaucoup moins la viande saignante que les crabes, les batraciens, les insectes, le riz et les fruits.

Comment ces deux sociétés en arrivaient-elles à trouver un terrain d'entente ? C'était la question qui venait aux lèvres de tous les visiteurs. Et le vieux guide souriait, toujours accueillant, selon la philosophie de l'harmonie inspirée par

placide, il nous a expliqué que les deux groupes parvenaient à établir la paix en dirigeant leur animosité vers un ennemi commun, qui devait servir de victime expiatoire.

M. Kintamani parlait sans jamais se départir d'une expression apaisante, sachant que nous ne voyions pas venir l'évidence.

Et cette fois, comment cela se déroulera-t-il ? demandaient les regards de tous les visiteurs.

Attendez de voir, disait le sourire de notre guide.

* * *

Selon M. Kintamani, les deux tribus s'appelaient les *Nouyounes* et les *Paparlas*. Bien sûr, ces noms colorés ont une consonance familière pour les Québécois — comme le mot *Ubud*, d'ailleurs, qui me fait toujours penser à *Ubu*, cette pièce de théâtre d'Alfred Jarry dont le foisonnement n'est pas sans évoquer le carnaval linguistique, végétal, artistique, animal et mythologique que l'on découvre à Bali.

Dans notre groupe, des Japonais, des Allemands et des Scandinaves nous assuraient qu'il en était ainsi dans leur langage régional. Ces mots avaient sûrement pour eux des connotations grivoises, puisqu'ils souriaient timidement et refusaient de les traduire. Je les soupçonnais toutefois de fabuler, puisque leur façon de prononcer ces termes me semblait fort éloignée des noms tels qu'ils étaient exprimés par notre guide. Seul Le Gros, touriste teigneux et esseulé, avait divulgué la signification de ces mots, mais personne ne comprenait son jargon, et sa gesticulation molle ennuyait tout le monde. Par ailleurs, aucun visiteur n'arrivait à trouver, dans les guides rédigés dans leur langue respective, des noms qui s'approchaient de *Nouyounne* ou *Paparla*.

— C'est parce que les traducteurs inventent des noms, a mentionné notre guide : ils respectent rarement la langue des indigènes, surtout si c'est le dialecte d'une caste inférieure.

Mais comment traduire l'exubérance de Bali ? Elle est partout, non seulement dans la faune et la flore, dans les 47

fruits et les fleurs, toujours en fête, ou dans l'art de la vie, omniprésent, mais aussi dans la langue, ou plutôt les langues. M. Kintamani, comme de nombreux Balinaï, parlait pratiquement trois langues à l'intérieur de la sienne, parce que chacune des trois castes de cette société hindouiste avait développé son propre idiome à partir d'une souche relativement commune. En plus de ce triple langage balinaï, M. Kintamani devait utiliser l'indonésien, langue des médias et des discours officiels qui domine les cinq cent trente langues de l'archipel ; il ne pouvait non plus ignorer le javanais, et il utilisait bien évidemment l'anglais, mais comme tous les chauffeurs de taxi de Bali, avec de multiples accents bigarrés, car ils apprennent cette langue auprès de touristes qui très souvent pratiquent l'anglais comme langue seconde. Tout cela sans compter les nombreux pidgins, langages populaires, composites et informels, naissant dans les zones limitrophes où des usagers de deux idiomes préfèrent commercer plutôt que s'ignorer.

M. Kintamani émaillait donc son discours de termes anglais aux accents empruntés à de nombreuses langues européennes et asiatiques. Il apprenait aussi plusieurs mots dans diverses langues, et dès qu'il s'est aperçu que Doris et moi étions francophones, il s'est approché aimablement pour nous servir des mots doux comme *Madame, Monsieur, maman, merci, menu*, pour s'en tenir aux mots commençant par la lettre M. (C'est à croire qu'il les apprenait par ordre alphabétique !)

Cette situation linguistique, riche mais complexe, n'était pas sans soulever quelques réflexions troublantes chez Doris et moi. La double situation minoritaire des Balinaï, religieuse et linguistique, au sein d'un archipel pratiquant massivement la langue indonésienne et la religion musulmane, évoquait pour nous celle de nos compatriotes québécois, catholiques et francophones, au sein d'une immense majorité, protestante et anglophone. Aussi, nous étions heureux de partager ce type d'identité, forte et fragile, avec une nation qui pratique l'art

Sur la Terre, Bali me semble le paradis. Ici, la richesse de la beauté se trouve partout, en tout premier lieu dans les corps dansants de tous ces gens imprégnés de soleil et gorgés de fruits savoureux. Les Balinais sont artistes de naissance. Leur lien à la vie est d'abord esthétique. Leurs enfants naissent en souriant; dès leur premier instant de vie, les regards amoureux de leurs parents les invitent à la beauté du monde.

... Ça y est ! Je crois que je me suis un peu égaré dans mon récit. Comme c'est toujours le cas quand on s'aventure dans les forêts touffues de Bali.

Mais voici que les deux tribus rivales s'approchent...

* * *

Au sommet des lieux, de chaque côté de la rivière devenue étroite, avançaient d'abord les chefs. La barbe blanche, la lippe boudeuse et le menton relevé, ils progressaient en roulant les épaules, la démarche empreinte de majesté. Derrière eux suivaient les principaux dignitaires, puis des dirigeants aux allures martiales et enfin, répartis dans un grand V, des guerriers belliqueux, au centre desquels s'ajoutaient des jeunes qui criaillaient de leurs voix perçantes. Certains mâles bien pourvus mettaient à contribution leur nudité pour multiplier les gestes obscènes.

Les deux tribus s'invectivaient au sein d'une cacophonie étourdissante, sans cesse croissante, dans un jargon surréaliste auquel se mêlaient divers hurlements hystériques, à ce point contre nature que tout un chacun grimaçait comme un forcené pour les expulser. Ici et là, on dressait les mains vers le ciel ou on se tapait sur la poitrine, et même sur le crâne, comme si on ne pouvait supporter la vue de ceux qu'on était pourtant venus rencontrer. Certains guerriers frénétiques bondissaient sur place comme des acrobates survoltés. Les gestes disgracieux proliféraient, on frappait l'air, on mimait des agressions sexuelles, on houspillait, ça trépidait, ça crachait et ça faisait fuser des sons stridents qui sifflaient comme des flèches.

Après avoir avancé sur des branches connexes, les deux chefs s'étaient arrêtés à cinq mètres l'un de l'autre, le poitrail gonflé d'une dignité qui leur interdisait de gesticuler comme leurs subalternes. Néanmoins, ils révélaient leur férocité en dénudant leurs crocs, tandis que leur longue queue fouettait l'air.

* * *

Notre guide nous avait pourtant bien avertis, nous devons nous tenir à une distance sécuritaire de cette rencontre au sommet des grands arbres. Bien que ces singes soient des macaques à longue queue, de la taille des caniches, les *Paparlas* et les *Nouyounes* peuvent devenir agressifs, surtout s'ils sont contrariés dans une réunion d'une telle importance. Il arrive que ces petits primates piquent une colère subite et se ruent sur un photographe inquisiteur. Ils sont les maîtres de la Forêt sacrée des singes ; si ces êtres imprévisibles tolèrent des touristes, ce n'est pas sans assaillir parfois ces êtres qu'ils considèrent comme des singes dégénérés, pratiquant un langage rudimentaire, et pourvus seulement de deux mains. Incapables de grimper aux arbres, les pauvres !

Mais un touriste n'avait pas compris la consigne. Le Gros. En fait gros, grand, gras et empâté, la plupart du temps muet, ou baragouinant un sabir étrange que personne ne comprenait. C'était à se demander si ce salmigondis linguistique ne résultait pas d'un étrange dérèglement de ses facultés mentales. D'ailleurs, il regardait rarement dans la même direction que les autres, il jetait un regard abruti sur tout et n'importe qui, et les membres de notre groupe l'avaient pris en grippe. C'était un peu comme si son incompréhension et son manque d'enthousiasme gâchaient le plaisir qu'autrement nous aurions goûté lors de cette incursion. Personne ne cherchait à établir un contact avec lui, et aucun d'entre nous n'a été peiné de le voir progresser sottement vers le danger, malgré le rappel à l'ordre de notre guide, qui l'avait finalement laissé filer. Non sans un sourire, cette fois un tantinet malicieux.

Le touriste imprudent s'avavançait tout près de la rive, sous les branches où se tenait le cœur de l'assemblée houleuse. Il croyait peut-être qu'il était à bonne distance, ou que les singes, occupés à malmenier leurs cordes vocales, ne feraient pas attention à lui. Il s'étirait le cou et mitraillait la scène centrale avec son appareil photo, tel un reporter saisissant sur le vif un face-à-face entre deux leaders politiques.

Soudain, Doris m'a saisi vivement le bras ; je croyais qu'elle voulait m'embrasser, comme il lui arrive souvent d'en avoir envie pour partager un plaisir inopiné. Je tendais déjà les lèvres, mais elle m'a dit à l'oreille de regarder vers une silhouette qui se détachait d'un groupe de singes.

En retrait, un *Paparla* descendait de son arbre. Un costaud, visiblement surnois et déterminé. Parvenu au sol, il s'est approché en douce du gros touriste absorbé par les photos qu'il prenait à répétition. Le singe s'est dressé derrière le visiteur indésirable et il a agrippé son postérieur à quatre mains pour y planter ses crocs acérés.

Le touriste a lancé un tel cri de frayeur, quasi inhumain, que tous les singes, en même temps, ont figé sur place. On aurait dit une photo. Trois secondes de consternation, puis notre groupe resté en retrait fut secoué de formidables éclats de rire, de hurlements, de gesticulations et de grimaces joyeuses.

Les singes, un moment stupéfaits, nous ont regardés comme des êtres étranges, qui auraient cherché à les imiter. Puis ils ont hurlé de joie avec nous.

La victime expiatoire se prenait le derrière à deux mains, le sang tachait son fond de culotte, et la paix était revenue, chez les macaques comme chez les humains.